

de sa dignité d'écrire au maréchal pour lui exposer dans quelles conditions il avait accepté le commandement territorial.

J'ai fait ressortir dans ma lettre, aussi sage que ferme, que le général n'a accepté cette position que par dévouement, et que maintenant il demande à être relevé.

Le 28.

J'ai été tellement interrompu hier, par des dépêches et des courriers extraordinaires, que j'ai dû m'arrêter, et je n'ai plus que quelques minutes pour terminer ma lettre.

Depuis longtemps le parti de l'empereur est perdu.

Le nouveau ministère conservateur qu'il a nommé a été fort mal accueilli.

Partout les troupes mexicaines se prononcent.

Il y a quinze jours nous en avons averti le maréchal, lui proposant les moyens d'arrêter l'insurrection.

Il ne nous a même pas répondu.

Hier une troupe mexicaine excellente s'est encore prononcée.

Elle est partie comme amie à la rencontre d'un convoi autrichien de soixante-dix hommes, et les a tous massacrés à l'exception de quatorze.

Nous avons prévu tout cela; nous l'avions dit, et à Puebla nous n'avons pas un homme pour faire face au danger qui nous entoure de tous côtés.

Le maréchal est très inquiet. Il comprend enfin

qu'en voulant mettre le feu à la maison de Maximilien pour le forcer à en sortir, il a communiqué le feu à la sienne propre.

Il nous envoie à marches forcées un bataillon français qui nous arrivera après-demain. Ce bataillon arrivera certainement à temps pour nous empêcher de nous laisser enlever dans Puebla; mais nos communications seront coupées, et il est bien possible que cette lettre ne vous parvienne pas.

D'après tout ce qui précède, je pense que l'empereur verra qu'il ne peut plus tenir, qu'il abdiquera, que nous ferons un plébiscite d'où résultera un armistice avec les libéraux, et que nous rentrerons tous cette année, sauf à revenir plus tard pour faire purement et simplement la conquête du Mexique, chose par laquelle nous aurions dû commencer.

En attendant que nos prévisions se réalisent, je vous embrasse, et vous recommande de ne pas vous inquiéter.

H. L.

CIII

Mexico, le 9 octobre 1866.

La suscription de ma lettre vous fait voir que je suis rentré à Mexico.

Je vous ai déjà fait connaître par le dernier

courrier tous les ennuis que nous avons à Puebla, et la fausse position qu'y occupait le général Neigre que l'on ne voulait plus considérer comme un général français, mais bien comme un général mexicain.

Cette position était intolérable et très blessante.

Le général s'est donc fâché, et a écrit au maréchal pour être rappelé à Mexico et y reprendre purement et simplement le commandement de la division auxiliaire, ou être renvoyé en France.

Ceci a eu pour résultat de nous faire rentrer à Mexico, ce dont je suis enchanté, car je travaillais sans goût à Puebla, sachant que tous mes efforts étaient en pure perte.

Je suis parti de Puebla le 5, et suis arrivé ici le 6 avec mon ordonnance, après avoir fait en deux jours trente-sept lieues sur les mêmes chevaux; bêtes et gens n'étaient pas mal fatigués, il faut le dire.

Le général Neigre n'arrivera que mercredi; il fait la route en cinq jours.

La veille de mon départ, le jeudi 4, le maréchal nous avait prévenus qu'il arriverait ce même jour à Puebla, et qu'on eût à préparer un logement pour lui et son escorte.

Je me suis occupé de cette mission difficile et me suis porté à la rencontre de Son Excellence, qui a mieux aimé s'installer dans les beaux moulins en dehors de la ville.

Le maréchal m'a retenu une heure et demie, pour causer avec lui et me demander des renseignements sur le pays, et sur toutes choses.

Cette conversation m'a valu de me brouiller avec le général Aymard, successeur du général Neigre : il m'a reproché d'avoir voulu circonvenir le maréchal à son détriment.

Je lui ai répondu que c'était l'affaire du maréchal de savoir à qui il devait s'adresser; mais qu'il avait bien fait de se renseigner auprès de moi, car lui, général Aymard, venant d'arriver, n'était pas capable de répondre aux questions qui m'avaient été posées.

L'incident en est resté là.

Le voyage du maréchal a pour prétexte une question militaire; mais le vrai but en est, je crois, d'aller à la rencontre du général Castelnau qui arrive ici avec les pleins pouvoirs de notre empereur pour nous faire tous rentrer au mois de mars.

Maximilien, qui s'entête de plus en plus à ne pas partir, va se porter aussi, dit-on, au-devant de l'envoyé de Napoléon.

Le ministre de France doit en faire autant de son côté, de sorte que le pauvre général Castelnau court le risque de n'arriver qu'en trois morceaux.

Tout cela serait fort drôle, si ce n'était si triste. Quoi qu'il en soit, plus le gâchis s'accroît, plus la solution, si mauvaise qu'elle soit, est proche.

Il y a un fait dont personne ne doute, c'est qu'au mois de mars, il n'y aura plus un corps français au Mexique. Quel moyen emploiera-t-on pour cela, je l'ignore, mais cela aura certainement lieu.

Comme je l'avais prévu, la paix faite en Europe est loin d'offrir les garanties de sécurité nécessaires. Elle n'a été qu'une halte, et la guerre est plus imminente que jamais. Néanmoins j'espère qu'on

nous attendra pour se mesurer avec les Prussiens qui veulent nous annexer. Je me porte garant qu'ils ne nous avaleront pas comme ils ont avalé les Autrichiens.

H. L.

CIV

Mexico, le 28 octobre 1866.

La date de ma lettre me rappelle que j'ai aujourd'hui quarante ans.

Que de choses vous avez vues depuis ma naissance; par combien de dures péripéties vous avez passé! Je me les rappelle toutes : je n'ai rien oublié.

J'ai toujours présentes à la mémoire de mon cœur les privations que vous vous êtes imposées pour nous élever, Marie et moi. Je vous suis reconnaissant, non de ces sacrifices qui vous semblaient tout naturels, mais des principes d'honneur que vous avez déposés dans nos âmes, et qui ont toujours été notre guide dans la vie, si difficile à parcourir au milieu des dissolvants de toutes sortes que les temps actuels ont créés de tous côtés.

Votre récompense est d'avoir des enfants dignes de vous, qui ont profité de l'éducation que vous leur avez donnée, et qui se font un devoir du désintéres-

sement et du dévouement sous toutes les formes possibles.

Ce n'est pas l'anniversaire de mes quarante ans qui me rend triste aujourd'hui, c'est le rôle misérable que nous jouons au milieu de tant de complications, et l'éventualité des événements européens.

Tout ce que je puis vous dire maintenant du Mexique, vous le saurez avant de recevoir cette lettre, que je suis obligé d'écrire sans attendre le dénouement qui va se passer sous peu de jours.

Le grand coup de théâtre a eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche dernier 14, c'est-à-dire que l'empereur est parti...

En remontant plus haut, je vais vous mettre au courant des faits.

Depuis longtemps, il était bien reconnu pour tous, Mexicains et Français, que l'empereur Maximilien dans ses deux années de règne a mangé deux emprunts sans rien organiser, et sans même essayer.

C'est une grande faute de sa part, mais je trouve que de notre côté nous ne sommes pas purs à son égard : c'était à nous de lui préparer le terrain et de lui commencer son organisation.

Nous n'avons jamais rien établi pouvant lui servir de base, et lorsqu'il est arrivé nous avons été heureux de lui jeter toute la boutique gouvernementale sur le dos, sans savoir si ses reins étaient capables de la supporter.

Pourtant nous y étions les premiers intéressés.

Quoi qu'il en soit, voici le résumé de tout ce qui s'est passé dans les derniers temps, et que j'ai appris seulement depuis mon retour à Mexico.

Dans la situation présente, soutenir davantage Maximilien était dépenser notre argent en pure perte; nous amener peut-être une guerre avec les États-Unis et paralyser la politique de notre empereur en Europe.

Il y avait donc urgence à nous débarrasser le plus vite possible de cette plaie appelée le Mexique.

C'est pourquoi, d'après les ordres reçus de Paris, le maréchal aurait prévenu l'empereur que toute l'armée française quitterait le Mexique au printemps prochain. Autant lui dire : Va-t'en, car il ne pourrait se soutenir vingt-quatre heures après notre départ.

C'est cette ouverture qui a déterminé le voyage en France de cette pauvre impératrice Carlotta, qui d'après les dernières nouvelles parvenues ici est morte ou folle.

Vous connaissez l'insuccès de sa démarche, insuccès dont nous étions tous certains. Ce résultat étant connu ici, le maréchal aurait, paraît-il, proposé à l'empereur d'abdiquer; mais on aurait essuyé un refus.

Quoique Maximilien sache bien que nous partant, il est obligé de partir, il comprend qu'il est pour nous un grand embarras. En effet, tant qu'il reste sur le trône du Mexique, nous ne pouvons prendre aucune mesure en vue de préparer le gouvernement qui lui succédera, et avec lequel nous pourrions traiter, pour donner quelques garanties à nos nationaux que l'on assassine partout.

L'empereur dit avoir beaucoup à se plaindre de la France.

A mon avis, il n'a pas tout à fait tort : les agents

français au Mexique n'ont pas toujours répondu à ce qu'il en devait attendre, sinon dans le fond, du moins dans la forme.

C'est pour cette raison qu'il a fait la sourde oreille aux propositions du maréchal, et qu'il a déclaré qu'il resterait jusqu'au dernier moment sur le trône de Montezuma.

Devant cette déclaration, le maréchal aurait fait courir le bruit qu'il allait transporter son quartier général à Puebla, et qu'on ne laisserait à Mexico que des troupes autrichiennes et mexicaines.

Dans le même moment, une dépêche transatlantique annonce que le général Castelnau arrive avec pouvoirs illimités pour régler d'une manière définitive la question du Mexique.

Maximilien envoie à Vera-Cruz un de ses officiers d'ordonnance à la rencontre du général Castelnau; il est probable que celui-ci, dont la mission est, à n'en pas douter, de faire rentrer les troupes françaises au printemps, aura parlé franchement à cet officier qui en aura rendu compte à son souverain.

C'est du moins ce que l'on peut supposer, d'après les faits, car l'empereur, sans crier gare, est parti dans la nuit du samedi au dimanche 14 octobre.

Il a emporté avec lui ses objets les plus précieux, laissant les portes du palais ouvertes, et sans avoir réglé avec son cuisinier qui, pour rentrer dans ce qui lui était dû, a vendu les provisions et la batterie de cuisine.

On n'a pas idée d'un pareil départ.

Le dimanche matin, le *Journal officiel* a annoncé que l'empereur se rendait à Orizaba dont le climat

lui était recommandé par les médecins, et aussi pour être plus près de Vera-Cruz, afin d'avoir plus vite des nouvelles de l'impératrice que l'on dit perdue.

Ce ne sont que des prétextes, car il paraît certain que Maximilien a prévenu le maréchal de son départ, disant qu'il partait pour l'Europe pour aller chercher l'impératrice, si elle n'était pas morte, mais qu'en tous cas il reviendrait.

C'est toujours le même système de prolonger notre fausse position, car si l'empereur part pour l'Europe, il nous met dans la nécessité de le déposer, ce qui serait une façon peu courtoise à l'égard d'un souverain que nous avons pour ainsi dire placé sur le trône contre sa volonté.

Il a rencontré à Ayutla le général Castelnau et l'officier qu'il avait envoyé au-devant de lui, mais il n'a pas voulu les recevoir.

En ce moment l'empereur doit être à Orizaba. Tous les efforts du maréchal et du général Castelnau doivent tendre à lui arracher son acte d'abdication le plus tôt possible.

Je viens de recevoir à l'instant une lettre de mes pauvres Autrichiens de Puebla dans laquelle ils me disent que l'empereur est passé au milieu d'eux sans vouloir voir personne, et sans rien entendre de la position critique de ce corps qu'il abandonne complètement.

Ces malheureux Autrichiens sont furieux et il y a de quoi.

Ils me disent aussi que l'empereur était décidé à faire son acte d'abdication à Orizaba. Le câble

transatlantique vous l'apprendra avant l'arrivée de cette lettre.

Rien encore n'a transpiré de la mission du général Castelnau avec qui j'ai déjeuné hier matin chez le général Neigre. Mais il n'y pas de doute qu'il ne vienne pour nous faire tous rentrer au printemps prochain.

C'est à lui à choisir les moyens en rapport avec les circonstances, afin d'arriver à son but de la manière la moins honteuse possible.

Au demeurant, la position est bien triste, et nous en souffrons tous dans notre amour-propre, et même dans notre honneur.

Nous abandonnons tout le pays pour nous concentrer, et la première chose que font les dissidents en rentrant est d'assassiner tous les Français. Les pendaisons d'Hermosillo ont frappé de terreur tous nos résidents, et il y a de quoi.

Aussi lorsque nous avons évacué Guaymas et Mazatlan, tous les Français qui étaient les principaux propriétaires du pays et dont beaucoup y étaient depuis plusieurs générations, ont tout abandonné pour sauver leur vie, et sont maintenant dans la plus profonde misère.

Le général Castelnau vient de recevoir une pétition signée d'un grand nombre de Français de l'intérieur, dans laquelle on le supplie de nous faire partir le plus tôt possible, et d'arrêter toute opération militaire.

Pour donner suite à cette pétition il faut attendre l'abdication de l'empereur.

Tout cela est navrant, et je vous assure que nous sommes loin d'être fiers de la besogne qu'on nous a

fait faire ici. Aussi nous tarde-t-il de nous retrouver dans une position plus carrée : en présence des Prussiens, par exemple, et d'avoir le fusil à aiguille que nous désirons depuis longtemps. La Prusse a soulevé contre elle de grandes haines, et le chauvinisme en France est monté à un haut diapason ; mais faut-il compter là-dessus si la politique d'atermoiement prévaut quelques années ? En 1868, les haines ne seront-elles pas déjà assoupies et l'enthousiasme français éteint ? Entre ci et là, les intérêts peuvent reprendre le dessus, et la voix des boursicotiers satisfaits étouffer la voix du peuple, des travailleurs qui sont les vrais patriotes et les plus jaloux de l'honneur français.

Ne connaissant pas le dessous des cartes, je ne me permettrai pas de dire s'il faut opter pour la guerre en 1867 ou en 1868.

Mais que l'empereur y prenne garde : il a trompé tout le monde ; il ne trompera plus personne ; c'est lui qui, à son tour, pourrait bien être trompé, et en laissant marcher le temps il pourrait s'exposer non seulement à ne plus avoir un allié, mais à soulever contre nous une coalition de toutes les puissances.

J'espère que cette crainte est toute chimérique.

Quoi qu'il en soit, nous tous nous avons une confiance illimitée en nous. C'est la meilleure garantie du succès, et j'aime à croire que nous ramènerons les Prussiens à des idées plus modérées et plus modestes, et que les Alsaciens et les Lorrains leur montreront les premiers qu'ils tiennent peu à l'honneur qu'on veut leur faire.

H. L.

CV

Mexico, le 9 novembre 1866.

J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour vous écrire, espérant vous donner du nouveau, ou du moins vous faire pressentir une solution. Mais mon espoir est déçu ; les choses sont absolument au même point que lors de ma dernière lettre.

Maximilien est toujours à Orizaba ; chaque jour on fait courir le bruit qu'il s'embarque ou qu'il revient à Mexico ; on ne sait réellement à quoi s'en tenir.

Malgré l'incertitude dans laquelle on flotte, tout porte à croire que l'empereur va abdiquer et qu'il s'embarquera ensuite.

L'*Estafette*, journal à la dévotion du maréchal, le lui conseille tous les jours.

On croit qu'avant de prendre une décision l'empereur veut attendre encore des nouvelles de France. Outre cette raison, il y a aussi le désir de nous entraver le plus possible, en prolongeant le *statu quo*.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il est arrivé hier par le câble transatlantique une dépêche de Paris ordonnant de suspendre tout mouvement d'évacuation.

Les développements de cette dépêche ne seront transmis que par le paquebot du 1^{er} décembre.

Aussi en ce moment chacun donne son appréciation pour expliquer les ordres de Paris.

Les uns croient que l'on veut continuer à soutenir Maximilien en le mettant tout à fait en tutelle.

Les autres pensent que la paix en Europe est réelle et solide, et que l'empereur veut se mettre à la tête d'une croisade de l'ancien monde contre le nouveau, et profiter des embarras des Etats-Unis pour renverser cette puissance nouvelle formée par l'alliance de la Russie et des Etats-Unis.

Je ne donne ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux extrêmes, et je crois être dans le vrai.

Comme je vous l'ai déjà dit dans mes dernières lettres, malgré toutes les fautes que nous avons commises et malgré le coup irrémédiable que nous avons porté à l'influence française dans les deux Amériques, je ne puis pas admettre que nous quittons le Mexique reconduits à coups de fusil jusqu'à Vera-Cruz, et sans avoir fait un semblant de traité avec un semblant de gouvernement quelconque.

Or j'espère que les fautes commises ont un peu fait réfléchir ceux qui sont à notre tête, et qu'ils trouveront le moyen d'obtenir les moins mauvais résultats possibles.

D'après l'expérience faite avec Maximilien, il me paraît incontestable que, si nous voulons de nouveau imposer au Mexique un gouvernement quelconque, ce gouvernement, par le seul fait que nous l'aurions imposé, sera tout de suite renversé au grand détriment de nos nationaux.

Mon opinion est donc qu'il faudrait pousser Maximilien à abdiquer, et ensuite demander au peuple mexicain de nommer des députés qui se réuniraient à Mexico pour désigner la forme du gouvernement que désire le pays.

Il faut surtout éviter de retomber dans cette faute que nous avons commise en 1863 de réunir de soi-disant notables dont les décisions sont complètement récusées par le pays.

Un plébiscite de ce genre demande au moins trois mois avant que les députés se soient rendus à Mexico. Ces députés auraient ensuite à prononcer sur la forme du gouvernement, et s'ils optent pour la République, il faut encore trois autres mois pour faire voter le peuple sur le choix d'un président.

Vous voyez que dans la supposition que Maximilien abdique tout de suite, le nouveau président ne pourrait pas être à Mexico avant le mois de mai, ce qui rend impossible notre retour au printemps.

Cette manière d'agir est la plus rationnelle, et si j'étais quelque chose, c'est celle-là que j'adopterais. Ce qui me fait supposer qu'elle pourrait être mise en pratique, c'est que si je ne crois pas à la paix, je ne crois pas non plus à la guerre pour 1867, mais seulement au printemps de 1868.

Or, dans cette hypothèse, nous pouvons indifféremment rentrer au printemps de 1867, ou à l'automne de la même année.

Seulement en ne rentrant qu'à l'automne, nous avons encore devant nous une année, ce qui nous permettrait, si nous sommes sages et prudents, de relever un peu notre influence ici, de ne pas partir

honteusement, et de laisser quelques garanties pour nos nationaux.

Voilà, ce me semble, des raisons majeures que j'ai exprimées chaleureusement, ces jours derniers, devant le général Castelnau.

Je crois que les instructions du général Castelnau n'ont rien de précis, sont très élastiques, et qu'en ce moment il temporise, tant sa position est difficile.

Du reste, comme je vous l'ai toujours dit, la grande solution doit venir de Paris; c'est pourquoi je pense que nous ne partirons pas au printemps, mais seulement à la fin de 1867, si toutefois nous rentrons.

Je viens de recevoir la nouvelle officielle que le pauvre jeune Baudens, le fils du membre du Conseil de santé qui était en Crimée, a été tué à Oajaca où il était en qualité de lieutenant dans le 8^e bataillon de cazadores.

Les récits que vont vous faire les journaux de ces tristes événements, que nous avions prévus à Puebla, et que nous aurions pu éviter si on nous l'avait permis, ne seront pas pour rehausser le piédestal du maréchal.

Tout cela est lamentable, surtout vu de près.

Ajoutez à ces tristes pensées, les mauvaises nouvelles que nous recevons de France sur le manque complet des récoltes, sur les préoccupations de la politique, et vous comprendrez que nous nous laissions envahir par le découragement : aussi avons-nous besoin d'une forte dose d'énergie pour lutter contre nos défaillances.

Espérons que ma première lettre sera plus rassurante, et que je pourrai vous dire que nous marchons dans une voie aboutissant à une solution quelconque.

En attendant, je vous embrasse, et me rappelle au souvenir de nos parents et amis.

H. L.

CVI

Mexico, le 27 novembre 1866.

Du nouveau? Hélas! je n'ai pas la prétention de vous en apprendre.

L'empereur est toujours à Orizaba, où il a dû réunir aujourd'hui son conseil des ministres et son conseil d'État.

On regarde comme à peu près certain que l'abdication va sortir de cette réunion. Mais on ignore ce que l'empereur veut laisser après lui.

Quant à nous, corps expéditionnaire, nous n'avons pas l'air de nous en préoccuper le moins du monde.

Nous ne pensons qu'à notre concentration qui ne laisse pas de présenter beaucoup de difficultés, à cause du grand nombre de nos malades, et particulièrement de ceux du 62^e qui occupait Mazatlan.

Toutes les mesures sont prises pour que nous puissions nous rembarquer du 15 février au 1^{er} mars.

C'est ce qui me fait penser que la convention entre la France et les Etats-Unis, convention mise en doute par le plus grand nombre, est réelle.

C'est en effet le seul moyen de donner quelques garanties à nos pauvres nationaux qui arrivent de tous les points de l'intérieur sans argent, sans vêtements, sans ressources d'aucun genre. Il est cruel, je vous assure, de voir de pauvres gens qui, expiant nos fautes, passent de l'opulence à l'extrême misère.

Bien heureux encore ceux qui ont pu sauver leur vie.

Ce pauvre *Tanori*, un chef des Indiens sauvages de la Sonora, qui s'était dévoué à notre cause, et qui avait pacifié son pays, vient d'être pris avec toute sa famille par les dissidents. Il a été fusillé sur-le-champ, et ainsi de tant d'autres.

Outre la tristesse qui nous accable pour ce qui nous touche ici, nous sommes loin d'être rassurés sur l'avenir de l'Europe.

Je crains fort que la déveine ne commence pour l'empire.

A cela rien d'étonnant, car le gouvernement a porté une grave atteinte à la moralité par tous les moyens dissolvants qu'il a mis en usage, et cette politique doit nécessairement produire ses fruits.

Heureusement nous sommes encore beaucoup de notre trempe; pour peu que nous soyons bien menés,

nous saurons conserver notre réputation et nos droits à l'extérieur, et assurer la tranquillité à l'intérieur.

En attendant que l'avenir nous éclaire, je vous embrasse de tout mon cœur.

Cette lettre vous arrivera juste pour le 1^{er} janvier. Je la charge de tous mes vœux de bonne année pour vous, nos parents et nos amis, et surtout pour notre cher pays.

Espérons que l'année 1867 sera plus heureuse pour la France que l'année 1866.

H. L.

CVII

Mexico, 9 décembre 1866.

Plus le moment de notre réunion approche, plus le temps me semble long. Cependant les jours n'ont que vingt-quatre heures, et ils finiront bien par passer comme les précédents.

J'aurais bien des lettres de bonne année à écrire, entre autres à M^{me} Cornu; mais je suis si ennuyé de tout ce qui se passe ici, et en même temps si